



**L'île des anamorphoses**  
version de Jeanne Magnenat  
**Anne est une Jeanne sans Je**

C'est ici que je me trouve. Sur le pont de l'Île, au-dessous duquel coule le Rhône, qui, après s'être déversé dans le grand lac, reprend la forme classique d'un fleuve, vert et turbulent.

C'est ici que je me trouve. Exactement. À une latitude de 46° 12' 16.98'' Nord et une longitude de 6° 08' 36.07'' Est. Au-dessus de ce fleuve, qui naît à nouveau en tant que fleuve. Qui, après s'être perdu dans le grand lac, retrouve son cours, et reprend sa course.

Parle-t-on d'un fleuve qui rejoint son lit ?

C'est ici le lieu d'une renaissance. C'est la première fois que j'y pense ainsi. Le Rhône se rassemble, se resserre, et s'engouffre sous le pont.

À cet endroit, là, dans ce nouveau début, dans ce débit accru, s'installent comme des espèces de turbulences. L'eau s'agite, et je l'observe. Elle semble ne pas savoir ce qu'elle cherche. Contrainte à défiler, contrainte à s'engager. Il faut passer le pont, et se laisser couler. Mais l'eau tourne et se retient.

L'eau peut-elle faire du surplace ?

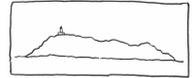
Elle semble revenir, remonter en arrière. Comme si l'embouchure dans le lac lui manquait. Comme si prendre forme à nouveau lui était fastidieux. Redevenir fleuve. Tracer une ligne. Savoir vers où aller. Avoir un but, un parcours, et un point d'arrivée. Renaître ainsi, ici, sous le pont. Complexe ambition.

C'est ici que je me trouve, et c'est cela que j'observe. L'eau, et moi. Me délectant de laisser couler le temps en observant les tourbillons. Je sens le fleuve comme s'il était en moi. Ses remous, et son avancée. Nos mouvements contradictoires. Mon esprit qui se met à flotter.

Ensemble, nous nous perdons. Ensemble, nous nous pensons.

L'eau m'entraîne, et le fleuve en moi se déploie. Je m'irrigue, je dérive. J'embarque le temps dans mes flots. J'entremêle, je charrie. Et les traits perdent de leur force. Je fais fi de toute linéarité à présent. Et le temps également.

C'est ici que je me trouve. Sur le pont de l'Île. C'est maintenant, dans le temps qui se perd, que je me figure Anne pour la première fois.



N'est-elle visible qu'en moi ?

Anne est ici et nulle part. Anne n'a pas de forme de départ.

J'observe l'eau, j'observe en moi. Et je sens Anne qui m'apparaît. Je ne peux la voir, mais sa présence est perceptible. Nuageuse, volatile. Elle tourbillonne, plonge la tête, se défait et revient. Insaisissable. Où se trouve-t-elle ?

Anne est moi, sans le Je de mon présent. C'est ainsi que je la comprends. Anne est tout ce que je ne suis plus, et peut-être, ce que je ne serai jamais. Anne est là, elle flotte en moi.

Ensemble, nous nous perdons. Ensemble, nous nous pensons.

Son destin n'est pas d'être celle que je suis, mais de m'accumuler dans mes différences.

Anne récupère les morceaux. Elle entasse, consigne, collectionne. Elle se nourrit de tout, et devient, inlassablement, ce qu'il advient de moi.

Anne est ici et nulle part. Anne est amorphe, et ose, ose tout ce que je n'ose pas.

Tout ce que le Je du présent fait tenir en moi, Anne, elle, ne le connaît pas.

Avoir un but, un parcours, et un point d'arrivée. Ambition d'un Je, ambition qu'Anne ne comprend pas. Liquide, légère, Anne est tout entière malléable. Amorphe, elle ne connaît pas le sentiment de trahir sa vraie forme, sa vraie nature. Sans le Je de son présent, inexistant, Anne ose revêtir toutes les formes.

Contrairement à moi, Anne ne se diminue pas dans l'éclatement. Le Je de Jeanne, le Je de mon présent, m'empêche de m'évader d'un ici et d'un maintenant. Mais mon présent ne peut s'écrire sans Anne. Je suis le résultat de toutes ses sommes, qui n'en finissent pas de s'amonceler. Je suis Jeanne, je suis mon Je, et je suis Anne.